

**Maurice Edgar Coindreau
1892-1990**

Michel Gresset

A la fin de l'été 1966, à Charlottesville, en Virginie, où je commençais mon deuxième séjour de Faulknérien, j'ai assisté, stupéfait, au départ des Etats-Unis de Maurice Edgar Coindreau, dont j'avais fait la connaissance à Paris le dernier jour de l'année 1963. Il ne s'est pas retourné pour jeter un dernier coup d'œil sur le pays où il avait tout de même vécu quarante-quatre ans – à l'époque, près des deux tiers de sa vie. Il était pourtant beau, le paysage de sa retraite : au loin, les plans étagés, du vert tendre au bleu profond, de la Blue Ridge ; à ses pieds, la vallée luxuriante de la Shenandoah ; un jardin de rêve, auquel il était attaché et dont il connaissait parfaitement les plantes (et leur vocabulaire !), même si celles-ci abritaient un inoffensif « black snake », et une villa construite sur mesure, de plain-pied, extrêmement confortable, remplie de livres (y compris dans l'immense sous-sol), des lettres des écrivains qu'il avait traduits et dont, comme souvent avec lui, il avait ensuite souhaité faire la connaissance, de documents, de disques aussi : ces vieux 78 tours, ces enregistrements originaux de Bessie Smith qui dataient des années vingt, où sont-ils maintenant ? Probablement, comme tant d'autres choses, tellement leur propriétaire s'interdisait le sentimentalisme, passés par l'incinérateur du collège de Sweet Briar, tout proche – ou bien plutôt, j'espère, donnés à la femme noire qui venait cuisiner pour lui et qu'il appelait sa Dilsey.

Après avoir enseigné l'espagnol (langue dans laquelle il avait passé l'agrégation en 1921) à Angoulême, puis à Madrid (où il fit le discours de distribution des prix le 29 juin 1923), il fut professeur de français à Princeton de 1923 à 1961. (Princeton, c'était un hasard : comme il devait quitter Madrid et qu'il ne souhaitait pas revenir enseigner en France, il alla demander au Ministère ce qu'on lui proposait : « Princeton, vous connaissez ? ») Là, il enseigna à des générations d'étudiants, parmi lesquels

certains sont devenus célèbres et se souviennent encore très bien de lui et de ses cours de langue et de littérature françaises, cours pleins de passions et d'une conviction qu'il tentait de faire partager. Sur le tard, il n'avait pas de mot trop dur pour évoquer les universitaires américains ; il faut dire que ceux-ci n'avaient pas été tendres avec lui, entre autres pour la raison qu'il ne se conformait pas à l'idée qu'ils se faisaient de l'universitaire américain : quelques années après qu'il eut déclaré tout de go son admiration pour Walt Whitman (lequel était encore quasiment à l'index), son engouement pour William Faulkner, par exemple, leur parut suspect – eux qui, comme toute la gauche américaine de l'époque, dénonçaient dans le romancier un nostalgique, voire un réactionnaire.

Lorsqu'on lui demandait pourquoi il avait tant traduit, il répondait : « pour ne pas m'ennuyer ». Aujourd'hui, certains traducteurs, productivité oblige, ont traduit en vingt ans plus qu'il n'en a fait en cinquante : quarante-huit livres exactement, dont treize traduits de l'espagnol – tous les autres de l'anglais des Etats-Unis. Pas un poème, pas une ligne de l'anglais britannique : « Que voulez-vous, je ne connais pas l'Angleterre ! » Ce fut littéralement vrai jusque tard dans sa vie, quand il rendit visite à un neveu, à Londres. Un livre par an : telle fut donc la moyenne de ses traductions. Mais, presque toujours, quel livre !

Pas plus que d'autres, les traductions de Maurice Edgar Coindreau ne transcendent l'histoire. Mais, dans son cas, ce n'est pas seulement la loi de 1957 qui reconnaît au traducteur le statut d'écrivain ; c'est tout bonnement l'histoire de la littérature. Je m'explique. Il ne s'agit pas tant ici du rôle qu'il a joué dans les échanges transatlantiques, encore que ce rôle ait évidemment été majeur. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas d'une activité symétrique, puisqu'il *enseignait* la littérature française aux Etats-Unis, tandis qu'il *traduisait* la littérature américaine en français. Ce rôle ne passait d'ailleurs pas nécessairement par des traductions, mais par les articles et comptes rendus qu'il écrivait pour informer le public français sur ce qui paraissait aux Etats-Unis, et en plus grand nombre encore (en fait foi son « bréviaire », comme j'appelais plaisamment le carnet de cuir dans lequel il consignait dûment ce qu'il publiait ici et là), un public américain au demeurant assez limité (le public universitaire et francophile), sur ce qui paraissait en France.

Non, il s'agit d'abord du soin scrupuleux avec lequel il écrivait le français, de l'importance qu'il accordait à la notion de correction – de ce qu'en anglais on appellerait « propriety », du fait que jamais il n'a connu la tentation de « tordre le cou » à la syntaxe ou même, par exemple, à la règle qui interdit (?) de répéter quoi que ce soit (ou presque) en français, du caractère vénial qu'il accordait à un contresens, a fortiori à un faux-sens – alors qu'une faute de goût (par exemple une faute d'évaluation dans le niveau de langue) lui paraissait mortelle. Il s'agit ensuite de l'ensemble de ses références culturelles, lesquelles étaient si présentes à sa mémoire

qu'il lui arrivait de recourir à une citation pour traduire quelques mots : par exemple « a steep, sandy hill » par « un chemin sablonneux, malaisé ». Ces références culturelles, elles allaient de Rabelais et des classiques (La Fontaine plus que Racine, Molière, Madame de Sévigné) jusqu'aux contemporains qu'il avait connus : non pas les plus grands, les Proust, Gide, Valéry, Martin du Gard, ni même, encore qu'il les eût rencontrés tous trois, Malraux, Sartre et Camus (le premier à l'occasion d'un entretien avec Einstein qu'il interpréta à Princeton pendant la guerre, le dernier au moment de la production de *Requiem pour une nonne* à Paris), mais Louis Emié, Eugène Dabit, Jules Romains, André Maurois, Jacques de Lacretelle.

En matière de traduction, ses repères étaient d'ailleurs tous d'oreille et de musique – et combien françaises, l'une comme l'autre ! N'oublions pas qu'il fut l'ami de M. et Mme Darius Milhaud, de toute la famille Casadesus (Robert, Gaby et Jean – les trois pianistes – en particulier) et de Zino Francescatti. Il plaçait au sommet de son panthéon musical Erik Satie (*La Mort de Socrate*), Debussy (*Pelléas et Mélisande*), Ravel (*L'Enfant et les sortilèges*). Les équivalents littéraires de cet univers très symboliste, c'était Verlaine, bien sûr (« Préfère l'impair »), et Maeterlinck. Il y a comme un paradoxe chez lui. D'une part, il lisait, semble-t-il, tout ce qui paraissait aux Etats-Unis, et il choisissait précisément de traduire ce que l'histoire littéraire a ratifié, à peu d'exceptions près, et parfois non sans réticences du côté américain (qu'on pense à Faulkner, à Styron, surtout à Flannery O'Connor) comme le meilleur de la littérature américaine du milieu du XX^e siècle. Par quel processus guidait-il ses choix ? A qui faisait-il confiance pour le conseiller ? S'en remettait-il, comme il l'a dit de son choix de Faulkner, à ce que lisaient ses propres étudiants (en l'occurrence à James Burnham, qui devait plus tard, ô ironie, devenir l'auteur d'un best-seller intitulé *The Managerial Revolution*) ?

Le paradoxe, c'est que cet homme, qui fut pendant près de cinquante ans en France l'interprète opiniâtre de la littérature américaine la plus contemporaine – dans certains cas, la plus révolutionnaire –, n'a jamais varié dans l'appréciation de ce à quoi il devait, selon lui, à la fois son goût en matière de fiction et son talent de traducteur : à l'éducation qu'il avait reçue, au fait qu'il avait dû exercer sa mémoire en apprenant par cœur nombre de poèmes, à ses lectures assidues, etc. Et ce n'était pas que parmi celles-ci il n'y eût pas de modernes : il fut un lecteur des premiers livres de Michel Butor, dont il devint l'ami, et de Le Clézio, qu'il connut brièvement et qui, à sa demande, écrivit une préface pour le premier roman de Flannery O'Connor en français ; puis, après les avoir lus, il devint l'ami de Jean Grenier, d'Henriette Jelinek, de Jeanne Champion, de Roger Vrigny, de Christian Giudicelli. Mais jamais ces contacts avec la littérature française en train de se faire n'affectèrent la langue qu'il maniait dans ses traductions, et celle-ci, tout compte fait, resta toujours éminemment *classique* – jusqu'au subjonctif imparfait, lequel, chez lui, n'a rien d'une affectation.

On en jugera d'après cet extrait du chapitre IV de *La Maison d'haleine*, de William Goyen, roman pour la traduction duquel il reçut en 1954 le seul prix dont il fut jamais honoré, le Prix Halpérine Kaminski. Ce Prix, il ne l'évoquait jamais sans quelque fierté : il estimait que cette récompense n'était pas imméritée, puisqu'elle primait un livre dont la traduction lui avait donné plus de mal que toute autre. Témoin ce fragment du chapitre IV – la sensuelle évocation de la rivière, à la traduction de laquelle chacun pourra s'essayer en (ne) pensant (pas) à l'économie et au rythme trouvés par Coindreau.

En été, l'eau fertile des mares était un réservoir où macéraient des fruits mûrs, vernissés, dorés sous le soleil, retenant comme un épais sirop toutes tes réserves, toute la semence des bois : profusion de terreau, richesse végétale, excellence de feuilles et de sève, résidus fertile des bois secrets – tout cela intact, rare et de goût relevé. De gros poissons, dans la torpeur de leur sécurité, s'y laissaient bercer, langoureusement entraînés, soufflant dans l'épais sirop résineux leurs globules élastiques comme de gros fruits mûrs dans leur jus. Pousses vert sombre des fougères géantes, laissant tomber leurs spores calmement autour d'elles ; arbustes épineux aux rameaux enlacés, ornés de grosses baies enflammées exposées au seul danger des becs et des dents ; et les fruits et les vignes muscates, les serpents lovés, aux aguets, somnolents, le corps chaud, l'œil fluide, miroir des baies, des frondaisons, des scintillements d'eau, ou rampant sous la dentelle des cheveux de Vénus.

In summer the rich pond water was a vat of ripe simmering fruit, of varnish color : golden in the sun, holding like a rich syrup all the stock and plankton of the woods : loam-wealth, growth richness, leaf and sap goodness, the potlikker of the secret woods – all untouched and rare and gamy. There lolled fat, torpid, safe fish, bobbling languorously over in the thick piny syrup, bubbling their rubbery globules, like plump ripe fruit in their juices. Then the summer deep green growth of enormous ferns, dropping their quiet spores beneath themselves, and brambled, locked berrybushes with swollen, flaming berries, safe again, except from beak and tooth ; and mayhaw and muscadine vines and ambushed snakes lying hot-bodied and dozing, their fluent eyes the mirrors of berry and frond and water-sparkle, or slipping through the maidenhair.